

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 28

Artikel: Au temps des cerises : chanson d'amour
Autor: Chatelan-Roulet, Louise
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220385>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE



SOLIDARITÉ VAUDOISE

Le Conteur doit être un journal gai. C'est en cela qu'il se distingue de ses grands confrères quotidiens, les journaux politiques et d'informations qui, par leur nature, sont des journaux sérieux.

Mais les affaires de nos grands quotidiens ne sont pas les nôtres. Bornons-nous, ce qui est sage, à ne nous occuper que de ce qui bout dans notre marmite.

Le Conteur doit être gai. Hélas, il ne l'est pas sans relâche. Ce n'est point facile, allez, d'avoir toujours le sourire. Il y a les jours sombres et les jours de disette. En vain, veut-on forcer l'esprit à la gaieté ; il renasque. Et l'inspiration ne vient pas. Elle renasque, elle aussi. En vain part-on en chasse, dans l'espoir de dénicher quelques bonnes boutades, de celles qui déclenchent le rire. Rien. On rentre bredouille. Oh ! si, parfois, on en découvre une, une savoureuse, trop savoureuse même ; on n'osera pas la raconter à sa belle-mère. Naturellement, ce n'est pas pour le Conteur, journal de famille.

On dirait que les humoristes se font rares. Serait-ce une conséquence de la dureté des temps ? Il n'y aurait rien d'impossible à cela. Il faut le soleil, le ciel serein pour exciter la gaieté. Il faut aussi l'esprit libre, autant que possible, de tout souci, de toute perplexité. Or, à présent, on n'en voit pas beaucoup de ces gens qu'ignorent encore les contrariétés et les difficultés de la vie. C'est une espèce qui fait plus ou moins défaut à notre époque.

Aussi bien, n'ayant pas eu l'heur de rencontrer un de ces bons vivants, nous excusons-nous de venir aujourd'hui vous entretenir, oh ! très brièvement, d'un sujet qui fait l'objet, ces jours, de nombreux articles de journaux et qui est profondément triste. Nous voulons parler de désastres causés dans les vignobles de Lavaux et de La Côte par le violent orage de la nuit de samedi à dimanche derniers. De l'aveu des personnes qui se sont rendues sur les lieux, c'est une vraie dévastation. Les dommages sont considérables et auront de sérieuses conséquences. Ils seront difficiles et longs à réparer.

Notre Conseil d'Etat, qui a pu se rendre compte de la gravité de la situation, a ouvert une souscription nationale et adresse au peuple vaudois un vibrant appel. Espérons que ce peuple, qui vient de donner un si bel exemple de solidarité confédérale, à l'occasion du cyclone du Jura, et qui toujours a tendu une main secourable aux malheureux, d'où qu'ils soient, montrera en faveur de compatriotes de son canton, durement éprouvés, une générosité plus spontanée encore et plus large.

Le Conteur regrette de ne pouvant ouvrir, à l'exemple de ses confrères, plus importants, une souscription dans ses colonnes ; diverses raisons l'en empêchent. Mais il se fait un devoir de recommander chaleureusement à ses lecteurs la souscription nationale décidée par l'autorité supérieure.

Soyons, en cette occurrence, plus encore qu'en aucune autre, de bons, de généreux Vaudois !

Consultation. — Eh bien, docteur, que pensez-vous de ma belle-mère ? Sa bronchite la secoue bien ?

— Elle va mieux... Cependant, la langue n'est pas bonne.

— Oh ! elle l'a toujours eue mauvaise.



A BON MARTSI

DZEROU l'avai fatta d'on sècateu po rongni son adze. L'avai adi zon zu einprontà clique à Sami à la Vèva, mà s'étant nièzi po onna beruetta que Sami lài avai pritâ et que lo fond l'avai lequâ. D'onna raison à on autra, l'avant fini pè sè trevougni de leinga :

— T'i on caïon !
— T'i onna rouïta !
— Onna tsèropa !
— Onna tsaravoïta !
— T'i on hommo... intègre !
— Ah ! te vâo mè mèpresi dinse ! Revin-lâi pi queri lo sècateu, po vère !

L'è po ceïn que Dzerou voliève sè proturiâ on sècateu.

L'eïntrè dan vè lo père Rognon, que l'etài lo Francillon dâo velâdzo, et que veimlâi tote sorte d'affère : dâo fè, dâo boïn, dâi zuti que lài diant aratoire, dâi coucon, dâi navette et dâo pétrole.

— Dièro clliâ faux ? que fâ dinse Dzerou.
— L'è cinq franc por tè.
— Mè va. L'atsito.

Et l'avî que l'avovressâi son portamounia, ie vâi su on trabilliâ on galé fochâo.

— Et clli fochâa, dièro è-te ? que ie dit.
— L'è cinq franc assebin, quemet la faux.

Dzerou lo vouâite et dit ào père Rognon :
— M'âodrâi bin, mà vu pas preindre lê doû. Pû-io tsandzi la faux contre lo fochâo ?

— Bin se te vâo.

L'a dan trinquâ. Tot d'on coup, ein sè vireint on bocon, Dzerou s'è fiè la tita contre onna fortse braquâie vè la parâi.

— Bon ! que ie fâ, i'è justameint fatta de iena. Mè prisserâi mè que lo fochâo, du qu'on è âi fein tot assetout. De dièro è-te ?

— L'è cinq franc veingt, mà tè la laisso à cinq franc !

— Eh bin ! père Rognon, vo z'îte on crâno coo. Mà, dite mè vâi, ceïn vo farâi rein que tsandzé-io lo fochâo contre la fortse ?

— Bin se te vâo, que repond lo père Rognon, du que l'è lo mimo prix.

Dzerou preind la fortse, quand sè get vant felâ vè on câro iô lài avai on grand ratî améritien.

— Euh ! t'eïnlevâi ! que ie fâ. Mè que tsertse du grantenet on ratî dinse. E-te bin tchè ?

— L'è lo mimo prix que la fortse.

— Eh bin, père Rognon, vo faut mè lo tsandzi contre la fortse. I'eïn è oncora mè fatta.

— Va sâi que de. Tè lo ratî, mà a-to fini ton truquemaquâdzo ?

— Sti coup, crâno que l'è tot... Mà, mà, dite-mè vâi, père Rognon, dièro veinde-vo clli sècateu que l'è lé su la bantse ?

— L'è on tot bon sècateu. Pu pas lo laissi mè-lâo marsi que lo ratî.

— Crebille ! L'è justameint on sècateu que ve-gné queri. Mè prisse bin mè que lo ratî. Vo sède ! L'è po mon adze... Père Rognon, se vo mè lo tsandzi contre lo ratî, vo ne pède rein.

— L'è su que na.
— Eh bin ! ceïn m'arreindzerâi bin, père Rognon. Vo faut mè lo tsandzi, truc po truc.
— Te m'eimbète à la fin ! Tè lo sècateu et que tot sâi de.

Dzerou, tot benaise, s'eïn va avoué son uti, quand lo père Rognon lo crie :

— Mà, dis-vâi, Dzerou ! Te m'a pas payi lo sècateu ?

— Payi ? N'è-io pas bailli lo ratî contre ?

— Mà, lo ratî, te mè l'a pas payi ?

— Quemet se vo lo devé-io, du que i'è reindu la fortse contre.

— Aque ! Te m'a rein bailli po la fortse ?

— Po la fortsa, vo s'è rebailli lo fochâo !

— Mà clli fochâo, n'è rein vu d'erdzeint por li ?

— Oh ! tot parâi, père Rognon ! du que vo z'è bailli la faux contre !

— Vâi mà, te m'a pas payi la faux ?

— La faux, ne l'è pas praisa, du que vo la laisso. Pu pas vo payi ceïn que n'è pas prêt ! Père Rognon, faut itre résenâbllio !

— L'è justo ! que fâ dinse lo père Rognon. T'a raison, estiusa mè.

Et Dzerou n'a pe rein zu fatta d'eimprontâ lo sècateu à Sami à la Vèva.

Marc à Louis

AU TEMPS DES CERISES

Chanson d'amour.

*Tes doux yeux noirs, ô ma promise,
Sont bien plus beaux que mes cerises !*

Quand je les vois,

Oh, ma petite,

D'un doux émoi

Mon cœur palpite !

*Prends ces beaux fruits, ma toute belle,
Ils sont moins doux que ta prune !*

*Comme un hommage à ta jeunesse,
Le cœur joyeux, prends ces richesses !*

Jouis des biens

Que donne Flore !

Aime-moi bien,

Car je t'adore !

*Prends ces beaux fruits, ma toute belle,
Ils sont moins doux que ta prune !*

*L'amour est là qui nous écoute !...
Il tend ses rêts au long des routes !*

Victorieux

Perle son rire !

Il a tes yeux

Où je sais lire !

*Prends ces beaux fruits, ma toute belle,
Ils sont moins doux que ta prune !*

Louise Chatelan-Roulet.

Une histoire de cuillers. — Le célèbre humoriste Alphonse Allais se trouvait dans l'absolue nécessité de faire un cadeau de noces à l'un de ses amis, poète impécunieux. Comme il traversait une crise financière aiguë, il ne lui resta qu'une ressource...

Il se présenta au jeune ménage avec, dans une petite boîte, une demi-douzaine de couteaux de table.

— Pour vous porter bonheur, déclara-t-il à la nouvelle épousee, j'ai fait graver sur la lame cette devise qui deviendra la vôtre : « Maison Dorée ».

— Mais c'est une conspiration, s'écria la jeune femme, mon mari a eu la même idée, seulement, lui, m'en a offert une douzaine !

Alphonse Allais et le poète allaient quelquefois à la « Maison Dorée »...